



Jean-Michel Jarre dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



JEAN-MICHEL JARRE : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

JEAN-MICHEL JARRE : L'hôtel Be Manos, svp. Vous connaissez le chemin ?

JÉRÔME COLIN : Vous savez jouer de la musique ?

JEAN-MICHEL JARRE : Bah, on essaie. Vous aussi.

JÉRÔME COLIN : Ben moi aussi.

JEAN-MICHEL JARRE : Parfait.

JÉRÔME COLIN : On y va.

JEAN-MICHEL JARRE : Allons-y.

JÉRÔME COLIN : Je vais essayer d'y aller sans fausses notes. Après on arrête avec les jeux de mots, je vous le promets !

JEAN-MICHEL JARRE : Ok. Je vous suis de toute façon.

JÉRÔME COLIN : Je suis content que vous soyez là !

JEAN-MICHEL JARRE : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Ah oui, vous m'impressionnez quand j'étais tout petit.

JEAN-MICHEL JARRE : Mais j'espère que je vous impressionne toujours.



JÉRÔME COLIN : Les gants, la harpe laser... Les lumières... Et puis vous voyagez. Ca me fascinait parce que vous voyagez. Chaque fois que j'entendais parler de vous, quand j'étais gamin, vous étiez dans un endroit du monde différent que je n'avais pas vu, et ça me fascinait.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est vrai que le voyage a toujours fait partie de ma vie et c'est vrai que ben, la musique, de toute façon, quand je l'ai abordée, moi ce que j'avais envie de faire, c'était faire voyager les gens. C'est-à-dire que j'ai toujours pensé que la musique, c'était finalement la bande-son du film que les gens ont dans leur tête. Et finalement, c'était de faire le taxi, mais avec des sons, finalement. Et d'embarquer les gens avec moi.

JÉRÔME COLIN : Faire le taxi avec des sons, c'est pas con.

JEAN-MICHEL JARRE : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez bien Bruxelles ?

JEAN-MICHEL JARRE : Je connais... Bruxelles est une ville qui est assez mystérieuse. En fait, je suis venu très souvent à Bruxelles. C'est une ville vraiment que j'aime beaucoup. J'ai des amis, j'aime beaucoup cette ville, et en même temps, c'est certainement une des villes d'Europe dans laquelle j'ai le plus de mal à me repérer. Je n'ai pas un mauvais sens de l'orientation, mais à chaque fois, je suis paumé. Et j'ai du mal. Alors qu'en fait, c'est énervant parce que c'est une ville qui est tellement familière, près de Paris, près de la France bien entendu, et je ne comprends pas pourquoi je me repère plus facilement à Londres, plus facilement à Madrid ou à Berlin. À Bruxelles, j'ai toujours un peu de problèmes. J'ai pas bien compris encore. C'est un problème de QI, je pense.

JÉRÔME COLIN : Elle est étrangement construite.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, c'est vrai. Mais en même temps, c'est aussi ce que j'aime bien. Il y a une tradition d'architectes ici, d'architecture... Je suis très ami avec Schuiten, par exemple. Je trouve que toute la BD, de manière générale, rend hommage à l'architecture en général, et l'architecture belge aussi. C'est vrai. Et pour moi, un de mes fantasmes absolu d'architecture c'était, quand j'étais petit, c'était l'Atomium de Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

JEAN-MICHEL JARRE : Oui. Et c'était un de mes fantasmes de jouer un jour devant l'Atomium, et je l'ai fait !

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez fait.

JEAN-MICHEL JARRE : Ça, c'est quand même un de mes grands plaisirs. C'était un de mes grands fantasmes. Je trouve que l'Atomium, c'est vraiment lié à cette vision assez optimiste qu'on avait du futur. Quand j'ai commencé, moi, à faire de la musique électronique, même avant « Oxygène », on avait tous cette espèce de vision un peu innocente et cet appétit du futur. On se disait, comme dans Spirou, les zorglubs, les voitures allaient voler après l'an 2000, que de toute façon, les taxis pourraient sortir du trafic avec des hélices sur le toit. Et finalement, avec le temps, on a ralenti. C'est-à-dire que la première fois, à la mort du Concorde, c'est la première fois où les êtres humains sont allés moins vite qu'avant. C'est la première fois dans l'Histoire qu'on s'est mis à aller moins vite. Et puis, quand l'homme est allé sur la Lune. Je me souviens, moi j'étais au lycée, et on s'est dit : ça y est, on va aller sur Jupiter. Et puis, comme dans les films de science-fiction, on va aller au-delà du système solaire. Et finalement, maintenant, on est très fiers. On parlait de Virgin Galactic, et se dire, c'est extraordinaire, on va faire un petit saut de puce. Vu du ciel, ça représente à peu près un saut de fourmi. Et on a régressé. C'est comme si notre vision du futur avait régressé, ou comme si on était devenu, au fond, un peu orphelins du futur.

JÉRÔME COLIN : C'est tout à fait vrai. Parce que quand on était gamin et que l'an 2000 était encore une perspective lointaine, il y avait plein de fantasmes. On a l'impression qu'en fait, à l'an 2000, on ne peut plus avoir de fantasmes. Donc on y est, et ce qui est pire, c'est qu'on tombe dans un siècle bien plus catastrophique que ce qu'on avait imaginé.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, on pensait que le système éducatif allait s'améliorer, que les relations avec les gens, sur le plan social, les choses seraient bien meilleures, pas seulement bien meilleures qu'elles ne le sont aujourd'hui, mais bien meilleures qu'elles ne l'étaient à l'époque. C'est comme si, en même temps, on avait une vision beaucoup plus... On a peur du futur. Aujourd'hui, les gens ont peur de l'avenir, ont peur du futur. D'ailleurs, c'est très



significatif de voir que les héros, les héros du futur, aujourd'hui sont les héros de Marvel. C'est-à-dire les héros qui symbolisaient le futur dans les années 40 ou les années 50.

JÉRÔME COLIN: C'est Captain America, c'est Iron Man...

JEAN-MICHEL JARRE : Voilà. Et c'est étrange parce que quand j'ai commencé à travailler sur ce nouvel album, « Electronica », c'était avec l'idée aussi... Le premier volet de ce projet s'appelle « The time machine ». C'est-à-dire la machine à traverser le temps. Pas nécessairement le remonter, d'ailleurs, on peut aller, avec une time machine, on peut aller en arrière ou on peut aller en avant. Je n'avais pas réalisé du tout que le mois de la sortie, c'est-à-dire maintenant, c'était dans « Back to the future »...

JÉRÔME COLIN : Les 30 ans.

JEAN-MICHEL JARRE : Les 30 ans, c'est-à-dire le 20 octobre 2015. C'était là où les héros...

JÉRÔME COLIN : Marty McFly...

JEAN-MICHEL JARRE : Marty se retrouvait dans l'avenir. Et on y est aujourd'hui. Et on s'aperçoit, que ça n'a rien à voir avec nos fantasmes d'il y a 20 ans.

JÉRÔME COLIN : Ça, c'est le moins qu'on puisse dire !

JEAN-MICHEL JARRE : Et puis je pense qu'on a aussi... On avait cette vision aussi de gamins, de sales gosses vis-à-vis de la technologie. Ce qu'elle allait nous apporter. Elle allait nous apporter forcément que du bon, au fond. Et puis, on a aujourd'hui le « backlash » comme on dit en anglais. Le mauvais, le revers, le retour de manivelle qui nous montre **que la technologie aussi, elle a un côté plus sombre**. Le fait qu'aujourd'hui, on sent qu'on peut être violé dans notre intimité. Toute cette histoire avec la NSA, les gens qui nous espionnent. On a cette espèce de monde qui nous pousse à avoir une certaine paranoïa. C'est quelque chose, qui est un des thèmes d'ailleurs, qui m'intéresse beaucoup... qui m'a intéressé beaucoup dans la réalisation de cet album. Un des thèmes récurrent, c'est-à-dire aussi le côté un petit peu sombre de la technologie. C'est-à-dire la technologie, qui apparemment nous donne, nous met à disposition des tas d'outils magiques. C'est-à-dire qu'on peut avoir le Pape et Madonna dans son salon, ou dans sa poche et puis en même temps, on parle moins à son voisin de palier, on a moins... En fait, ça nous renvoie aussi bizarrement, à notre propre solitude.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est sûr.



Je pense que les grandes révolutions du 20^{ème} siècle, en matière de musique, en Occident, c'est en fait l'Afrique et l'électricité.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né à la fin des années 40, Jean-Michel...

JEAN-MICHEL JARRE : Oui.

JÉRÔME COLIN : A quel âge vous avez eu votre premier contact, avec ce qu'on pourrait nommer, la technologie moderne, avec les ordinateurs, avec les synthés ? C'était quand ? Vous aviez quel âge ?

JEAN-MICHEL JARRE : Avant les ordinateurs, en fait, j'ai eu... J'ai grandi moi... Mes parents ont divorcé quand j'avais 5 ans. Mon père est parti aux Etats-Unis. J'ai eu malheureusement très peu de contacts avec lui. On n'avait pas... Souvent il vaut mieux avoir, sans psychanalyse de comptoir, il vaut mieux avoir un conflit ouvert avec son père que rien. Et c'était un peu rien. C'est-à-dire, une absence, une béance, qui a été pénible à vivre et à supporter pour un enfant, un adolescent, et même un adulte. La figure paternelle, c'était mon grand-père. Et mon grand-père était un homme assez extraordinaire, qui était à la fois un musicien, joueur de hautbois. C'était un ingénieur et un inventeur. Il a inventé une des premières consoles de mixage. Il a inventé aussi le premier tape aze, les premiers électrophones, les premiers pick-up avec le haut-parleur dans le couvercle, avec les batteries incorporées, qui était en fait l'ancêtre de l'ipad, de l'ipod plutôt, ou du walkman. Et donc ça, ça m'a créé certainement. Ça m'a donné le goût. Faire comprendre ce lien qu'il y avait, entre la technologie, l'électricité au fond, et la musique. Et les grandes, je pense que les grandes révolutions du 20^{ème} siècle, en matière de musique, en Occident, c'est en fait l'Afrique et l'électricité.

L'Afrique qui nous a apporté le rythme. Et puis l'électricité qui nous a apporté justement les guitares électriques, la manière d'enregistrer la musique. Avant, pour écouter la musique, il fallait qu'on aille au concert. Et puis, d'un seul coup, on a pu écouter la musique chez soi, puis dans la rue, puis n'importe où aujourd'hui. Et ça, ça a beaucoup changé notre rapport au son. Notre rapport à la musique, et bien entendu aussi, toute la musique électronique.

C'est-à-dire, les synthés, une manière complètement nouvelle pour moi, que j'ai eu la chance, chronologiquement, de vivre. C'est-à-dire, d'être au début d'une nouvelle manière de penser la fabrication, la conception de la musique. C'est-à-dire, d'un seul coup, de devenir son propre luthier. C'est-à-dire, de pouvoir mélanger ses sons, de pouvoir les inventer, les créer, comme un peintre crée ses couleurs. Ça, c'était une révolution totale ! À une époque où... J'étais étudiant évidemment, en plein 68, donc c'était la rébellion tous azimuts. Du coup, la musique électronique, électro-acoustique, était une manière formidable de se rebeller contre l'establishment, et contre ce qui avait été fait avant.

JÉRÔME COLIN : Et contre le rock qui naissait aussi, hein.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui. Et même, d'une certaine manière aussi, déjà une forme de rébellion par rapport au rock.

JÉRÔME COLIN : Alors qu'il était très jeune.

JEAN-MICHEL JARRE : Voilà. Même si moi je venais aussi de la scène rock. J'ai joué... Mais déjà, à l'époque où j'étais dans un groupe de rock, qui s'appelait les Dustbins, les Poubelles, ce qui était très punk à l'époque, un nom pas ridicule du tout d'ailleurs...

JÉRÔME COLIN : Non, c'est bien, Les Poubelles, ça avait été utilisé dans un film cette musique, d'ailleurs.

JEAN-MICHEL JARRE : Exactement. Le groupe, nous jouions très fièrement dans un film qui s'appelait « Tous les garçons et les filles », qui était d'ailleurs prémonitoire de la chanson de...

JÉRÔME COLIN : De Françoise Hardy.

JEAN-MICHEL JARRE : De Françoise Hardy, je crois.

La musique, à cette époque-là, elle est très liée à la radio, bizarrement.

JEAN-MICHEL JARRE : C'était la même époque, je pense. Donc, du coup, c'est vrai que cette manière de penser la musique, je tombe au GRM, au Groupe de recherches musicales, avec quelqu'un d'extraordinaire qui est à sa tête, qui s'appelle Pierre Schaeffer, qui dirige le service de recherches de la radio publique, de Radio France, l'ex-ORTF, ou de la future ORTF même, et qui à la fois, a cette vision extraordinaire qui va changer, révolutionner la musique. C'est-à-dire, de se dire la musique, elle n'est pas seulement faite de notes et basée sur un solfège quelconque. La



musique, c'est du son, et donc, on peut faire du son en allant avec un micro enregistrer des bruits dans la nature, ou dans la ville. La musique, à cette époque-là, elle est très liée à la radio bizarrement. C'est-à-dire qu'avant les synthés, les premiers oscillateurs, les premiers instruments éléments de son électronique, on va aller les piquer dans les studios de radio. Et la radio joue un très grand rôle. Et Pierre Schaeffer a été non seulement un visionnaire sur le plan de la musique électronique mais un visionnaire le plan même d'Internet, il parlait d'Internet déjà, c'est-à-dire le fait que les médias, les ondes hertziennes avant Internet allaient être le haut-parleur de la culture, le haut-parleur de la musique, le haut-parleur de l'info et au-delà de ça, tout simplement, le haut-parleur de tous les modes d'expression artistique.

JÉRÔME COLIN : Pierre Schaeffer, c'est vraiment une des grandes rencontres de votre vie, j'imagine. C'était quoi ? C'était quoi comme homme ?

JEAN-MICHEL JARRE : Alors c'était un mélange de dogmatisme absolu et un peu ennuyeux, et des Shadocks. Puisqu'il a inventé les Shadocks aussi. Le service de la recherche, ça a créé ce formidable dessin animé absurde. L'apologie de l'absurde, et il y avait ce côté, en même temps bricoleur au GRM que j'aime beaucoup, que j'ai toujours gardé, d'ailleurs. Même les plus grands concerts que j'ai pu faire, en fait, ont toujours été des choses qui étaient bricolées. J'ai toujours... Alors ça, ça vient à la fois de mon grand-père mais ça vient aussi à la fois de Schaeffer, autre figure paternelle certainement pour moi aussi sur le plan musical.

Schaeffer m'a dit : « Tu sais, ne perds pas ton temps à faire de la recherche, va plutôt au contact du public ».

JÉRÔME COLIN : Et qu'est-ce qui se passait dans ce Groupe de recherches musicales ? Parce qu'en fait, vous, vous commencez les instruments classiques, le piano... Quand vous êtes gamin, et puis vous allez au Conservatoire et en fait, vous quittez ce Conservatoire pour aller au GRM.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, je l'avais déjà quitté avant pour le rock aussi. J'étais déjà dans un groupe de rock, et en même temps, le batteur du groupe, son père travaillait à la radio. Il me dit : « Tu sais, tu n'arrêtes pas de tripoter les bandes, d'enregistrer tes solos de guitare, de les passer à l'envers et tout ça, tu devrais aller voir là. Il y a une bande d'allumés, là, qui font exactement ce que tu fais ». Et donc je suis arrivé là-dedans et j'ai vu des gens... Ce qui m'a frappé, c'est que des gens faisaient de la musique sans nécessairement être « des musiciens formés ». C'est-à-dire que là-dedans, il y avait des philosophes, des chimistes, des mathématiciens, des historiens, des gens qui n'étaient pas du tout, qui n'avaient pas du tout une éducation musicale, et qui faisaient du son. Et ça, ça m'a beaucoup frappé. Et c'était un moment extrêmement riche où je me suis éclaté, pendant vraiment 2, 3 ans. Et puis, au bout d'un moment, j'ai vu qu'il y avait un dogmatisme ambiant qui était un petit peu lourd. Schaeffer lui-même m'a dit d'ailleurs : « Tu sais ne perds pas ton temps à faire de la recherche, va plutôt au contact du public. C'est vraiment ton chemin. C'est vraiment ton destin ». Moi-même, je sentais qu'il y avait des gens à l'extérieur. Des groupes qui commençaient comme les premiers pas de Pink Floyd, de Soft Machine, de tous ces groupes qui finalement, de manière empirique, ou intuitive, faisaient plus ou moins ce qu'on faisait. C'est-à-dire, le travail sur les textures, cette espèce d'approche organique du son que j'avais envie d'explorer. Et donc, je me suis mis à être de plus en plus obsédé à essayer d'établir cette passerelle entre la musique expérimentale et puis la pop music au fond.

D'un seul coup, on se retrouve avec le fait de pouvoir devenir son propre luthier, fabriquer ses propres sons !

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, parce que vous êtes là. C'est comme être là, le jour où on invente le piano, après le clavecin, je veux dire. On est à l'aube de quelque chose de nouveau. L'électricité, où on peut amplifier la guitare, vous vous êtes là, alors c'est très bien de vivre une révolution. Le truc incroyable, c'est de se dire, là je suis en train de vivre une révolution. Au moment où on le vit bien sûr, ça s'appelle le nez. Comment est-ce que vous avez été persuadé que cette musique qui allait être générée sous wibite, par ordinateur, par les synthés, etc... Quand est-ce que vous avez été persuadé, qu'en fait, aujourd'hui, vous regardez les charts, il n'y a que ça. Comment vous avez été persuadé, que ça allait être une telle révolution dans l'Histoire de la musique ?





JEAN-MICHEL JARRE : Oui, parce que c'est drôle, quand on me dit que je suis un pionnier de la musique électronique, ça me fait toujours penser à cette définition américaine du pionnier. C'est le mec qui est devant l'armée, qui reçoit les premières flèches des Indiens, et sur lequel le reste de l'armée passe. Et en fait, j'ai évité ce piège. Très vite, je me suis dit qu'au fond, ce que j'étais en train de vivre, ça allait être la musique classique du 21^{ème} siècle. C'est-à-dire, la manière de faire de la musique à l'avenir, pour une raison toute simple, c'est que pendant des siècles on nous a appris à faire de la musique avec un crayon et en écrivant des notes sur du papier. Et en fait, il y a eu des centaines de musiciens, qui à travers les âges, à l'époque de Mozart, de Beethoven et ensuite, qui ont fait de la musique, fait de la musique toute leur vie, mais qui ne l'ont jamais entendue, parce qu'en fait ça coûtait cher d'imprimer des partitions, de louer un orchestre. Ils n'ont jamais trouvé d'éditeur qui était prêt à investir sur eux. Et du coup, la musique est devenue aussi, dans la tête des gens, un mode d'expression élitiste, aussi à cause de ça. D'un seul coup, on se retrouve avec le fait de pouvoir, d'un seul coup, devenir son propre luthier, fabriquer ses propres sons... Au fond, moi je suis lyonnais, un petit peu comme faire de la cuisine. J'ai toujours fait cette analogie, entre d'une part, la peinture, moi je faisais beaucoup de peinture, j'ai même hésité entre la peinture et la musique. J'étais à cette époque-là, très influencé par des gens comme Jackson Pollock, Pierre Soulages. La peinture abstraite, et puis la musique. Et j'ai toujours trouvé qu'il y avait un lien très fort entre la peinture abstraite, qu'on appelle à mon avis à tort peinture abstraite, la musique concrète et la cuisine. Et je pense que c'est très lié, tout ça. C'est-à-dire, le fait finalement de mettre les mains dans le cambouis. Le fait de cuisiner les fréquences, les formes d'ondes, et d'ailleurs les DJ sont devant des fourneaux. Ils cuisinent les bits, ils cuisinent les rythmes, les loops, pour faire danser les gens, etc... Il y a un côté très organique et très sensuel. Ce qui est paradoxal, l'inverse de l'idée reçue que les gens ont de la musique électronique. C'est-à-dire, le fait que ça soit une musique éventuellement froide, robotique, sans âme. C'est exactement l'inverse. D'ailleurs, l'âme de quelque chose, c'est le musicien qui la donne. Ce n'est pas les instruments par définition, qu'on utilise un violon ou un synthé, c'est pareil.

Finalement, on est toujours l'Alien de quelqu'un

JÉRÔME COLIN : Oui, mais après, comme l'instrument est d'une précision métronomique, absolue, bien évidemment, vu qu'il est guidé... Enfin parce que ce sont des processus mathématiques, c'est de là que c'est venu cette étrange idée comme quoi c'est une musique mathématique et donc froide.

JEAN-MICHEL JARRE : Je n'en sais rien. Je ne crois pas parce qu'en fait finalement... Bach aussi, c'est extrêmement mathématique. Souvent même, d'ailleurs plus que certaines musiques électroniques. Donc je pense que non. C'était le fait que ces instruments n'étaient pas considérés comme tels. C'était des machines avec des boutons qui rappelaient plus la NASA et des images de laboratoires ou de cabines de vaisseaux spatiaux plutôt que des instruments de musique. Il ne faut jamais oublier que des Pygmées, à une certaine époque, si on les avait mis en face d'un piano à queue, sans doute auraient-ils pensé que c'était plus une soucoupe volante qu'un instrument de musique. Parce que culturellement, ça ne correspondait pas à leur environnement sonore familier. Donc finalement, on est toujours l'Alien de quelqu'un. C'est vrai que, quand je commence moi, la musique électronique, je suis considéré comme un extra-terrestre total. Même d'ailleurs, par les gens de ma famille, ou les proches. Ils se disent : « Il est fou », quoi. Et surtout de se dire, je vais faire ça toute ma vie. C'était un truc qui était quand même... Je me souviens que ma mère me disait, tu devrais quand même... Tu aurais dû quand même choisir le violon. C'était quand même plus facile à transporter.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

JEAN-MICHEL JARRE : Ce qui fait qu'aujourd'hui, la pauvre, si elle était là, elle verrait que j'ai finalement eu raison, au bout du compte. Puisque quand on se balade avec son laptop aujourd'hui, on peut avec un laptop faire de la musique, la produire et même la distribuer. Et c'est plus petit qu'un violon. Donc, tout ça a évolué formidablement, grâce à cette technologie qui me permet aussi de continuer à explorer des sons de manière sinon infinie, de manière continue.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, parce que dans toutes les révolutions, il y a toujours quelques hurluberlus qui se disent qu'ils ont découvert le Graal, et puis il va falloir convaincre la terre entière. On parlait du pionnier, et de celui qui se fait marcher dessus par l'armée. C'est une chose de faire partie d'un mouvement, c'est une autre de le répandre. Quand est-ce que cette intuition que vous avez, que cette musique va devenir incroyablement populaire ? Quand est-ce que vous avez la preuve, qu'en fait, elle touche véritablement le public ? Parce que vos premiers disques, c'est en 1972, c'est ça ?

JEAN-MICHEL JARRE : Non, mais le premier qui sort, un peu plus tard. Mais le premier que j'ai fait, c'est en volant les clés du studio du Groupe de recherches musicales. C'était en 68, par-là, 68-69. Mais il sort plus tard.

JÉRÔME COLIN : Quand est-ce que vous savez que ça va toucher les gens ? Parce que ça peut aussi rester des musiques de niche au début.

JEAN-MICHEL JARRE : Alors, je vais vous dire quand est-ce que ça a... il y a un moment très précis. C'est que peu après la sortie d' « Oxygène », je me balade avec mon éditeur sur les Champs Elysées...

JÉRÔME COLIN : Ça, c'est 76.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui. Et il y a un magasin de disques, et je vois Elton John sortir de ce magasin de disques avec 10 exemplaires d' « Oxygène ». Et là, mon éditeur me dit, tu vois, je pense que ça va marcher. Et c'est probablement à ce moment-là, que je me suis dit, bon, je pense qu'effectivement la musique électronique, elle a un potentiel. Au-delà de moi, mais elle a un potentiel. C'est-à-dire que moi, avant comme vous le disiez, j'ai fait des albums qui n'ont pas dépassés la notoriété... dont la notoriété n'a pas dépassé le bout de ma rue. J'ai dû vendre 117 exemplaires, ce qui d'ailleurs aujourd'hui, est un chiffre tout à fait raisonnable, vu l'état de l'industrie de la musique...

JÉRÔME COLIN : Tout à fait, je dis bon retour !

JEAN-MICHEL JARRE : Exactement. Mais en même temps, c'est à l'époque, un album qui est refusé pratiquement par toutes les maisons de disques, qui disent, mais qu'est-ce que c'est que cette musique. Il n'y a pas de batteur. Il n'y a pas de chanteur. Il y a des morceaux qui durent 10 minutes, et en plus, d'un point de vue anglo-saxon, en plus il est français. Ce qui était assez rédhibitoire à l'époque, même si ça a changé depuis, bien sûr. Et donc du coup, j'étais



obsédé à l'époque, sur l'idée de faire cette passerelle, d'établir cette passerelle entre la musique expérimentale, et puis la pop music. En ayant toujours considéré, que la mélodie était la chose la plus importante dans la musique. Voilà.

JÉRÔME COLIN : Et ça, « Oxygène », c'est la preuve qu'en fait, la mélodie est la chose la plus importante dans la musique.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, et puis que finalement, les gens qui achètent « Oxygène » à l'époque, ne savent même pas du tout que c'est fait avec des instruments électroniques. Parce qu'à la limite, on s'en fout. Parce que finalement, un bon film, on s'en fout un peu de savoir si ça a été tourné en numérique, ou si ça a été tourné sur pellicule. On est touché, ou on n'est pas touché. Donc en fait, dans la musique électronique, c'est les instruments qui le sont, ce n'est pas la musique qui l'est. Donc tout ça, c'est bizarrement relativement secondaire. La chose qui ne l'est pas en revanche, c'est que grâce à cette technologie-là, on approche la musique d'une manière différente. On va la démocratiser... Aujourd'hui j'entends des gens qui disent : vous ne croyez pas que c'est quand même un peu emmerdant, que finalement, maintenant tout le monde fait de la musique avec un ordinateur, et finalement le résultat, c'est que bon, ce n'est pas très intéressant ? Et je dis, ça fait penser un petit peu justement à l'église, ou au Vatican, l'époque de Gutenberg. C'est-à-dire le fait de se dire : ce n'est pas embêtant que les gens puissent tous avoir accès aux livres ? Il va y avoir d'autres écrivains ? On n'aura plus le monopole du savoir. Il y a ce petit côté un peu réac de génération en génération, qui n'est pas du tout ma tasse de thé, et qui évidemment, n'est pas du tout la vérité. Aujourd'hui ce n'est pas parce qu'il y a de plus en plus d'ordinateurs, qu'il y aura de plus en plus de gens qui... ou de moins en moins de gens qui font des choses intéressantes.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

JEAN-MICHEL JARRE : Il n'y en aura pas nécessairement plus, d'ailleurs. Je pense que quand il y a de plus en plus de musique, ben il y a toujours à peu près, au fond, le même nombre de gens qui font des choses intéressantes. Mais, il y a peut-être aussi, un peu plus de gens qui font des choses moins intéressantes. Après on choisit. Et c'est le luxe qu'on a aujourd'hui, c'est qu'on a le choix.

On a envie de faire quelque chose, et on est considéré comme un rêveur, jusqu'à ce que finalement, on ait un écho extérieur.

JÉRÔME COLIN : Mais vous qui êtes un peu à l'avant-garde avec cet album, « Oxygène », vous êtes surpris par ce tsunami ? Parce que c'est 18 millions d'exemplaires quand même, je pense, même plus en fait, j'imagine.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, peu importe, la maison de disques change tout le temps de chiffre.

JÉRÔME COLIN : C'est un raz-de-marée, quoi.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est un raz-de-marée. C'est évidemment quelque chose qui change la vie de chaque artiste qui rencontre un succès pareil, que ce soit dans la littérature, le cinéma ou autre. Evidemment ça change les choses économiquement, ça change les relations qu'on a avec les gens autour. On se découvre des tas de nouveaux amis qu'on ne connaissait pas quelques semaines avant, etc... Mais au-delà de ces clichés... Vous savez, s'il y a une chose dont souvent j'ai parlé à mes enfants aussi, à mes enfants ou à leurs amis, c'est-à-dire le fait qu'on est convaincu de quelque chose. On a envie de faire quelque chose, et on est considéré comme un rêveur, jusqu'à ce que finalement, on ait un écho extérieur, que finalement ce qu'on fait intéresse quelqu'un d'autre. Et à partir de là, ça vous convainc vous-même, que c'est cette voie-là que vous allez prendre plutôt qu'une autre. Souvent, ça se passe comme ça. Pas tout le temps, mais souvent, ça se passe comme ça. Là, ce n'était pas le cas puisque j'étais déjà quand même assez têtue. Ça faisait une dizaine d'années que je m'étais dit : c'est ça que je veux faire. Alors évidemment, c'est à la fois un plaisir, mais je dirais que ça donne surtout l'envie et la gourmandise même de continuer, d'essayer d'explorer, d'aller plus loin quoi.

JÉRÔME COLIN : Et le premier méga concert c'est quand ?



JEAN-MICHEL JARRE : Alors, après « Oxygène », il y a toujours la difficulté, certainement dans votre taxi, les musiciens que vous avez emmenés doivent vous le dire, c'est-à-dire qu'il y a toujours la difficulté du 2^{ème} album. Comme d'ailleurs, la difficulté du 2^{ème} livre, ou du 2^{ème} film d'ailleurs. C'est-à-dire que vous faites votre premier album, et au fond, dans l'indifférence la plus totale. Par définition, puisque personne ne vous connaît, et avec à la fois une forme de liberté complète, et aussi vous mettez dans ce premier album tous vos fantasmes depuis que vous êtes né. C'est-à-dire que la maturation du premier album, c'est au fond votre existence depuis votre naissance. Le 2^{ème} album est fait que du temps de maturation entre le 1^{er} et le 2^{ème} album. C'est déjà tout à fait différent. Et en même temps, vous avez la pression de tous les gens qui d'un seul coup, découvrent que vous avez un potentiel à tous les niveaux. Economique, dans le monde de la musique, et donc du coup, vous avez des pressions complètement différentes. Et aussi le fait, que vous-même, vous dites bon, est-ce que finalement c'est un accident, ou est-ce que finalement, est-ce que j'ai encore quelque chose à dire ? C'est la question, d'ailleurs, que tous les artistes raisonnables se posent toute leur vie. Et donc, j'ai travaillé beaucoup sur cet album, parce que j'avais envie aussi de développer quelque chose, que j'avais en tête, qui était à la fois ce pont par rapport à la musique expérimentale, et pop, mais aussi avec ces influences aussi classiques que j'ai de mon background, mon éducation classique. Donc « Equinoxe » va être pour moi une sorte de développement d' « Oxygène ». Et puis, je me suis rendu compte, au fond, avec le temps qui passe que je n'ai pas arrêté de développer cette idée de départ. Qu'au fond, la création pour moi, elle est liée à ce double sentiment, presque contradictoire, de frustration et d'espoir. C'est-à-dire, la frustration de ne pas finalement être satisfait et heureux de ce qu'on a fait, et puis l'espoir que ça va s'arranger dans le futur. Et je pense que c'est cette espèce d'obsession, d'essayer d'atteindre un idéal, qui nous fait avancer.

JÉRÔME COLIN : On recommence toujours.

JEAN-MICHEL JARRE : Je pense que c'est une drogue, ça. Ce n'est pas quelque chose qui est lié à une soif de reconnaissance, une soif de popularité, ou cette obsession d'être plus riche. Ce n'est pas du tout ça. Je pense que pendant ces 4 ans où j'ai fait cet album « Electronica », j'ai passé finalement 4 ans, à 100 % en studio, à voyager, à travailler avec des gens. Je ne vais évidemment pas m'en plaindre, puisque c'est un des meilleurs moments de ma vie que j'ai vécu ces 4 dernières années, là. Mais en même temps, je n'ai pas eu de vacances, évidemment ma vie privée en est forcément affectée, et de toute façon pour un artiste c'est compliqué d'arriver à équilibrer sa vie personnelle avec cette drogue. C'est comme les drogués, je veux dire, quelqu'un qui est drogué, il a du mal à avoir une vie équilibrée personnelle.

Je me suis rendu compte que j'avais vécu, avec Charlotte, quelque chose de très unique.

JÉRÔME COLIN : Vous, la musique a ruiné vos histoires d'amour ?

JEAN-MICHEL JARRE : Elle ne l'a pas ruinée mais elle l'a forcément affectée. Elle ne l'a pas ruinée, mais elle l'a déséquilibrée. Ou elle a pu la mettre... J'ai eu la chance pendant des années, de vivre avec la mère de mes enfants, avec Charlotte Rampling, qui a été ma femme et on a été mariés pendant des années, plus de 25 ans. Donc c'est déjà un record dans cette matière. Mais parce qu'on était aussi, et que nous sommes, deux artistes assez... il y a beaucoup de points communs qui ont fait que ça fonctionne. C'est-à-dire, le fait qu'on était chacun, je dirais chacun off, un peu en dehors du milieu dans lequel on travaillait. C'est-à-dire que Charlotte a toujours été un peu en dehors du cinéma. Son image, ce qu'elle véhicule, et je veux dire que tout à fait différemment d'elle, j'ai aussi toujours eu ça. A cause de la musique, à cause de la conversation qu'on a depuis le départ, depuis tout à l'heure, depuis le départ de notre chemin. C'est-à-dire, le fait d'être en dehors finalement, même de la musique qui se faisait en France, de la variété, de la pop music française, ou même internationale, du rock. À cause du fait que la musique électronique était de toute façon quelque chose de particulier. Et en même temps, aussi un équilibre dans nos notoriétés et nos réussites, je dirais professionnelles respectives. Donc, ça s'est passé de manière assez totalement harmonieuse. Et je pense que nos enfants ont bénéficié de cet équilibre. On a tous les deux fait très attention à l'éducation de nos enfants. Donc de ce côté-là, ça ne nous a pas trop perturbés. Ensuite, bon, la vie a fait qu'on s'est séparé, qu'on est resté en très bons termes. On est très proche, la famille est très importante pour nous et on est



très lié. On est un clan avec les enfants et elle, une famille, un vrai clan. Ensuite, ça a été beaucoup plus compliqué, et je me suis rendu compte que j'avais vécu avec Charlotte quelque chose de très unique. C'est-à-dire, cette espèce d'équilibre qui pour moi et pour nous semblait évident mais qui ne l'est en fait pas du tout. Et que c'est très difficile de gérer en tant qu'artiste, indépendamment des tournées, c'est même pas ça, parce que les tournées, ce n'est pas le plus compliqué en fait, finalement, parce que les tournées, on est comme des enfants. On vous met là, on nous met sur la scène et puis on vous emmène dans une autre ville, mais c'est surtout les obsessions qu'on a. Par exemple, là, sur ce projet « Electronica », pendant 4 ans, j'y pense encore maintenant puisque je suis en train de terminer la deuxième partie. Le deuxième album, qui va sortir en avril 2016, et du coup, ben j'y pense jour et nuit. C'est-à-dire que j'y pense dans votre taxi, j'y pense en m'endormant, j'y pense en me réveillant. Donc, du coup, c'est un peu compliqué pour les gens qui partagent votre vie, c'est encombrant.

JÉRÔME COLIN : Vous faites partie des gens qui ne se sont pas remis de leur plus grande histoire d'amour. De la première.

JEAN-MICHEL JARRE : Ah si. Non, je pense que je m'en suis... la question c'est que, et l'erreur, c'est qu'il ne faut pas s'en remettre. Il faut continuer à la vivre, à la chérir, à la garder. Je pense que les histoires d'amour, c'est comme un mille-feuilles, qui font votre vie affective. C'est-à-dire que les couches se superposent. Il y a des couches qui sont plus intéressantes que d'autres, et puis voilà. Donc on vit comme ça, mais pour moi rien ne s'annule, tout s'ajoute, et éventuellement, il y a des choses qui se retranchent. Il y a des histoires, effectivement, comme pour nous tous qui ont été beaucoup plus douloureuses et très négatives. Ça a été mon cas aussi. Comme tout le monde bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Sauf que vous, c'est médiatisé.

JEAN-MICHEL JARRE : Voilà. Alors, donc, il se trouve qu'effectivement, ça a été, pas tout le temps, mais que c'est médiatisé, et que c'est vrai, que c'est une partie plus emmerdante. Quand on est des personnages publics, et qu'au fond, on a notre vie privée sur la place publique. Et c'est d'ailleurs très marrant que vous parliez de ça, parce que c'est la réflexion que je me faisais avec Facebook. La plupart des gens dans le monde, rêvent de mettre leur vie sur la place publique, et s'ils savaient à quel point c'est chiant, quand ça arrive vraiment, ils ne le feraient pas.

JÉRÔME COLIN : Non, bien sûr. Evidemment.



Est-ce que vous savez pourquoi j'aime les After Eight ?

JÉRÔME COLIN : J'ai un cadeau pour vous. Vous connaissez ça ?

JEAN-MICHEL JARRE : Ah ! Ça, c'est ma Madeleine de Proust à moi. Alors, je vais vous raconter une histoire que je pense que je n'ai pas vraiment racontée. Est-ce que vous savez pourquoi j'aime les After Eight ?

JÉRÔME COLIN : Non.

JEAN-MICHEL JARRE : Si vous m'offrez ça...

JÉRÔME COLIN : On m'a juste dit que vous les aimiez.

JEAN-MICHEL JARRE : Alors en fait, les After Eight sont liés à une des rares rencontres que j'ai eue avec mon père. Quand j'ai 8, 10 ans, il vient me chercher dans le petit quartier de banlieue Sud dans lequel je vivais avec ma mère. Il vient avec, à l'époque, c'était une Sunbeam. Une voiture rouge de sport, comme ça, et moi gamin, je dois avoir, je ne sais pas, 9, 10 ans, et il vient me chercher pour qu'on passe l'après-midi, et je ne l'avais pas revu depuis plusieurs années. Et il est avec sa copine, sa fiancée de l'époque. Je m'assois entre eux deux dans cette voiture, cabriolet, et la fille me propose, et lui me propose, de prendre un chocolat. Un After Eight ! À l'époque, ça n'existait pas en France, et comme il habitait aux Etats-Unis, les boîtes étaient blanches. C'était l'inverse. Blanches, avec l'After Eight vert. Et en fait, j'avais une vision sur les cuisses de cette fille. Qui étaient magnifiques. Et l'After Eight, pour moi est lié aux cuisses de cette fille, c'est-à-dire mon premier émoi érotique.

JÉRÔME COLIN : D'accord !

JEAN-MICHEL JARRE : Donc, vous voyez à quel point c'était important. Je vous rassure tout de suite, à chaque fois que je monte dans une voiture, je ne regarde pas les cuisses des gens qui conduisent.

JÉRÔME COLIN : Parce que j'allais dire j'ai besoin de descendre ma jupe.

JEAN-MICHEL JARRE : Voilà. Mais ça me fait nettement moins d'effet, je suis désolé hein.

JÉRÔME COLIN : Je comprends. Ah oui, joli !

JEAN-MICHEL JARRE : C'est drôle.

JÉRÔME COLIN : Après, il peut y avoir de la musique, il peut y avoir des pyramides, il peut y avoir 3 millions de personnes, ce qui compte, c'est quand même nos histoires d'amour à l'arrivée non ? Ou finalement non.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui...

JÉRÔME COLIN : Pour vous, artiste.

JEAN-MICHEL JARRE : Ben finalement, le problème c'est... c'est une bonne réflexion, une bonne question, une bonne réflexion. C'est-à-dire, est-ce qu'au fond, quand on est un artiste, finalement, comme je le disais, on est des drogués. Finalement, cette drogue, cette addiction n'emporte pas tout sur son passage, sauf les gens qui sont capables de le comprendre. Je pense que les grandes histoires d'amour des artistes, sont toujours... existent toujours, à partir du moment où le compagnon comprend et ressent cette drogue qui vous habite. Et qui va pouvoir s'en nourrir, et en vivre, et trouver un équilibre. Et c'est ce qui est très difficile à trouver. Et je pense qu'il y a deux solutions, c'est soit de vivre avec un artiste, comme ça a été mon cas souvent, mais c'est très compliqué, parce qu'il y a des problèmes d'ego, il y a des problèmes de qui gagne... c'est assez compliqué. Ou alors quelqu'un qui n'est pas du tout dans ce que vous faites et qui va décider au fond de vivre pour vous. C'est une chose très égoïste, mais c'est comme ça que ça peut fonctionner. C'est-à-dire... c'est Giuletta Masina avec Federico Fellini, c'est des gens qui d'un seul coup vont se dire... ou je pensais à Monique Chaumette avec Philippe Noiret par exemple aussi, deux grands acteurs du TNP à l'époque, et qui, finalement la femme a décidé...

JÉRÔME COLIN : De se mettre en servitude par rapport à son homme...

JEAN-MICHEL JARRE : Mais ça peut jouer dans les deux sens hein. Je veux dire... c'est... Monsieur Thatcher avec Margaret Thatcher. Ça peut marcher dans les deux sens. Bien que la fibre artistique de Margaret, en l'occurrence, est peut-être assez limitée d'après ce que j'ai entendu dire, mais c'est vrai que...



L'Atomium de Bruxelles, cet endroit qui pour moi symbolise absolument toute l'innocence et la folie de la vision du futur que j'avais quand j'étais ado.

JEAN-MICHEL JARRE : Alors je suis obligé de m'arrêter puisqu'on arrive devant...

JÉRÔME COLIN : L'Atomium.

JEAN-MICHEL JARRE : Un des monuments au monde qui me touche le plus.

JÉRÔME COLIN : Carrément.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est l'Atomium de Bruxelles. Cet endroit, qui pour moi, symbolise absolument toute l'innocence et la folie de la vision du futur que j'avais quand j'étais ado. C'est-à-dire ce mélange de Spirou, Comte de Champignac, 2001 Odyssée de l'Espace, le début de la science-fiction, Arthur Clarke, c'est tout ça. Et j'avais ce fantasme, comme j'en parle toujours quand je suis ici, ce fantasme d'un jour pouvoir jouer au pied de l'Atomium, et c'est arrivé, et c'est un des moments les plus jubilatoires de ma vie.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

JEAN-MICHEL JARRE : Et puis ce mélange de... C'est une vraie vision du futur quand on voit ça, c'est dingue. Ce que j'adore dans l'architecture et le design des années 50, c'est qu'il y a une part d'inutile. Il y a beaucoup de gens qui sont de cette époque, qui sont les conquérants de l'inutile. C'est-à-dire Cadillac par exemple, vous prenez une Cadillac des années 50, vous enlevez la moitié de la voiture, la voiture marche toujours très bien. Il y a énormément de choses... Vous pouvez enlever le coffre, vous pouvez enlever la moitié des éléments, tout ça... L'Atomium, on peut se dire : à quoi ça sert ? C'est toute la beauté de bâtiments comme ça. C'est à la fois cette gratuité, comme la Tour Eiffel, « the statement » comme on dit en anglais...

JÉRÔME COLIN : L'acte.

JEAN-MICHEL JARRE : L'acte, comme ça, et qui va finalement faire en sorte qu'elle va déterminer l'ADN d'une nation. L'Atomium, comme la Tour Eiffel, il y a cette espèce de mélange de poésie, de romantisme en fait, qui me touche profondément, et ça m'a influencé. C'est un bâtiment qui m'a beaucoup inspiré, même dans ma musique. Et d'ailleurs sans dévoiler quoi que ce soit, ça m'a tellement influencé qu'elle est liée à la pochette de la 2^{ème} partie de mon album « Electronica ».

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

JEAN-MICHEL JARRE : C'est-à-dire ce mélange de molécule et d'architecture c'est quelque chose qui m'a... Et donc d'une certaine manière vous verrez, on en reparlera la prochaine fois qu'on se verra.

JÉRÔME COLIN : Je voulais revenir sur un truc que vous disiez avant, avec les histoires d'amour et avec ce fait que l'artiste, il est drogué, quoi. Il est drogué et donc là où il passe, il y a des choses qui ne passent pas. Est-ce que, vous l'avez dit hein, votre père vous ne l'avez pas beaucoup vu, il est parti quand vous étiez petit, quand vous aviez 5 ans, puis il part à Hollywood quelques années plus tard, donc on le voit encore moins, j'imagine, est-ce que vous avez réussi à le comprendre par ce prisme-là ? Parce que c'était un grand compositeur, il faisait des musiques de film, il faisait des choses... Est-ce que vous avez pu comprendre, vous en tant qu'artiste, et donc en tant que drogué comme vous le dites, est-ce que vous avez pu comprendre quelque part ben pourquoi il y a eu cette absence et pourquoi il y a eu cette béance ? Ou pas.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est intéressant parce que encore une fois, sans psychanalyse de terrasse de café, c'est vrai que je ne m'en suis en fait pas du tout rendu compte, de ça. Et bien entendu, j'en ai souffert parce que vous savez, un enfant n'est jamais responsable – si on pouvait le dire à tous les enfants, on gagnerait du temps –, les enfants ne sont jamais responsables des problèmes relationnels qui existent avec leurs parents. Ils n'ont rien demandé et c'est nous parents qui les fabriquons. Après, quand on est adulte, c'est plus compliqué. Et donc toute cette béance, cette souffrance que j'ai pu éprouver, bizarrement, je dis bizarrement parce que ça pourrait être logique ce que je vais dire mais en fait, ça ne l'est pas, pour moi ça ne l'est pas du tout, mes parents sont morts il y a 5 ans, 6 ans bientôt, la même année. Ça été un très gros choc pour moi, ça a été en même temps la mort de mon éditeur historique, Francis Dreyfus, partenaire-producteur, ça a été une période compliquée avec un divorce douloureux, tout est arrivé en



même temps. Et bizarrement, depuis ce moment-là, petit à petit, j'ai été très en paix avec mon père, j'ai compris exactement ce que vous venez de dire mais assez récemment. Pendant ce voyage un peu initiatique de « Electronica » et cet album que j'ai fait en sillonnant le monde et en voulant collaborer, partager le processus créatif avec un tas de gens, j'ai passé pas mal de temps à Los Angeles, mon père a toujours vécu à Los Angeles pendant, je ne sais pas, plus de 60 ans, et j'avais du mal à aimer cette ville, j'avais du mal... J'ai même refusé énormément de musiques de film parce que je considérais que c'était le territoire du père, et très récemment, je me suis complètement réconcilié de manière toute simple avec l'image de mon père, avec ce qu'il est, quand je dis l'image de mon père, pas professionnellement mais l'image du père, mais par rapport à ce qu'il est, ce qu'il représente pour moi, et en comprenant, sans doute en étant beaucoup à Los Angeles, d'un seul coup, cette ville m'est apparue comme faisant partie un peu de mes racines bizarrement. Et j'ai ce lien très surréaliste avec Los Angeles qui n'a rien à voir avec Hollywood, les palmiers, le cinéma etc... mais qui est lié tout simplement au lieu géographique. Et je me suis rendu compte, là, en passant pas mal de temps là-bas pour travailler, que finalement, cette addiction dont on parle, ben, il l'avait et qu'au fond, il a traversé sa vie en ayant sans doute un lien assez abstrait avec ses enfants. Puisque ce qui s'est passé avec moi s'est passé aussi avec ma demi-sœur, avec Stéphanie, qui a été élevée par Michel Drucker, qui a joué un rôle magnifique de père pour Stéphanie, mais il y a eu la même chose... Ma sœur a eu le même problème. Et je pense que ça vient de là. Et du coup, c'est quelque chose que j'ai complètement intégré et je suis aujourd'hui beaucoup plus en paix avec lui probablement à cause de ça. Vous avez raison.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant que vous parliez de Michel Drucker parce que c'est lui qui est au milieu de votre père et vous quand vous remettez à votre père une Victoire de la Musique, ou le contraire.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui. C'est ça, c'est exactement ça. C'est très bizarre, c'est tout à fait l'ironie de la vie, effectivement je n'ai pas vu mon père depuis, encore une fois, 8 ou 10 ans et Michel Drucker m'appelle en me disant tu sais on va remettre une Victoire d'honneur à ton père, est-ce que tu voudrais la remettre, on sait que blabla, que c'est difficile, il est évidemment bien placé pour le savoir, et je dis ben écoute, oui, de toute façon... Y'a pas de problème, et donc on va se retrouver sur cette scène, mon père va être... On n'a jamais parlé de musique ensemble, de toute notre vie, on n'a jamais parlé de musique une seule fois, c'est-à-dire de notre musique, de la manière dont il travaille, de la manière dont je travaillais, c'est quelque chose qui ne s'est jamais passé, et tout ce qu'il va pouvoir dire sur cette scène, c'est de dire je suis très fier de mon fils parce qu'il a fait tout ce qu'il avait à faire, tout ce qu'il a fait tout seul, et il ne va pas être capable de parler du tout de musique ni de ma musique ni de la sienne d'ailleurs. Donc il y avait comme une sorte de blocage. Et Hans Zimmer, qui est le grand compositeur de musiques de film qu'on connaît, se trouve être une des collaborations que j'ai... Hans Zimmer est quelqu'un avec qui j'ai travaillé pour la 2^{ème} partie de « Electronica », parce que c'est quelqu'un qui est un fondu, un passionné de synthés, il a la plus grande collection, je pense au monde, de gros synthés modulaires, il a introduit aussi la musique électronique à Hollywood, et donc il m'a dit une chose, il dit une chose dans le film documentaire qui a été fait autour de ce projet d'album que j'ai fait. Il dit une chose, il dit j'ai connu en fait, en mon absence d'ailleurs, il parle de ça, il dit : « J'ai connu en fait Maurice Jarre, le père de Jean-Michel et en fait, il était obsédé par la musique électronique ». Une chose que je ne savais pas. Et il fait à un moment donné la musique d'un film qui s'appelle « Witness » de Peter Weir, un très beau film, totalement avec des instruments électroniques, et Hans Zimmer dit cette chose, il dit : « Mais finalement, les rapports entre père et fils sont compliqués et il dit ce qu'il ne pouvait pas dire à son fils à travers les mots, il l'a dit probablement à travers la musique, à travers cette obsession qu'il avait ». Et apparemment, Hans Zimmer lui aurait dit : « Mais si tu fais ça, pourquoi tu n'appelles pas ton fils, parce que ça, il sait bien le faire ? ». Donc voilà, les choses sont compliquées et finalement assez romanesques au fond. La vie de chacun est romanesque, il y en a qui le sont un peu plus que d'autres et puis ce qui fait les beaux romans, c'est le talent de l'écrivain aussi. Parce qu'on peut prendre la vie de n'importe qui et en faire un très bon roman ou une très mauvaise histoire.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.



Les gens qui passent leur temps sur les réseaux sociaux à parler, ça les renvoie souvent à une solitude beaucoup plus profonde qu'on peut le penser

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un handicapé social aussi ? Ou pas du tout ? Parce que vous avez l'air très... Vous parlez, sympathique, souriant, très ouvert, vous n'avez pas l'air d'être un handicapé social alors que vous nous dites que vous avez quand même passé 60 % de votre temps sur Terre tout seul à bidouiller des trucs, en vous inquiétant de savoir si c'était bien. C'est douteux dans la vie d'un homme.

JEAN-MICHEL JARRE : Alors il y a deux choses. Vous savez que les mimes sont les plus bavards. Marcel Marceau était le mec le plus bavard du monde, parce qu'il était tellement frustré de ne pas pouvoir parler sur scène que quand il n'était pas sur scène, on ne pouvait plus l'arrêter. Je ne dirais pas que c'est mon cas mais je pense que moi, j'ai toujours eu cette espèce de, bizarrement, difficulté non pas à communiquer mais à me sentir intégré quelque part. Et je pense que la manière, par réflexe, j'ai développé une manière de m'intégrer socialement. On ne peut pas s'intégrer plus socialement que faire les concerts que j'ai pu faire, d'une certaine manière, mais en même temps, plus profondément, on peut tout à fait être totalement isolé en ayant ce contact, qui est un contact facile. C'est vrai que j'aime bien parler aux gens, j'aime bien parler aux chauffeurs de taxi...

JÉRÔME COLIN : Je vois ça !

JEAN-MICHEL JARRE : Voilà c'est ce qu'on fait.

JÉRÔME COLIN : Attendez de devoir les payer...

JEAN-MICHEL JARRE : Mais ça prouve... Ca ne prouve rien, au fond. Ca ne prouve pas que vous n'avez pas... Finalement, ça ne vous renvoie pas à votre propre solitude. C'est comme les gens qui passent leur temps sur les réseaux sociaux à parler mais ça les renvoie souvent à une solitude beaucoup plus profonde qu'on peut le penser, on le sait bien.

JÉRÔME COLIN : Justement, ce contact avec le public que vous allez découvrir un peu comme un coup de poing dans la gueule, j'imagine, un jour vous jouez, je pense que c'est à Paris, il y a 1 million de personnes ! 1 million.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui, c'est abstrait, c'est délirant. Avec un projet...

JÉRÔME COLIN : Vous vous y attendiez en montant ce concert ?

JEAN-MICHEL JARRE : Mais pas du tout.

JÉRÔME COLIN : C'est un des premiers concerts que vous montez dans les villes, c'est ça ?

JEAN-MICHEL JARRE : Oui c'est même le premier concert que je vais faire en extérieur réellement. Qui est fait d'une manière totalement expérimentale. Qui est pour moi une sorte de happening. Où j'ai la possibilité de faire ce concert en extérieur...

Quand on vous propose des choses qui sont excitantes à faire, vous le faites parce que vous avez envie de le faire. Ça devient une drogue.

... J'ai l'autorisation de la ville de pouvoir le faire et j'intègre des choses que j'ai en tête, la musique électronique j'avais envie de la jouer sur scène, avec des instruments qui ne sont pas vraiment des instruments qui sont sexy, je veux dire pour draguer à cette époque-là, il valait mieux avoir une guitare électrique qu'un synthé boutonéux, du coup c'est quelque chose qui est... auquel je ne m'attends pas du tout, à tel point même que je monte avec le tour manager, qui était sur scène comme ça, et qu'on voit cette espèce de grosse tache d'encre d'obscurité sur les Champs et on se dit mais y'a un reflet avec le coucher du soleil sur les Champs, et en fait c'était la foule. Je ne m'y attendais vraiment pas à ce point-là.

JÉRÔME COLIN : Vous jouiez depuis la Concorde.

JEAN-MICHEL JARRE : Je jouais depuis la Place de la Concorde et le public était sur les Champs. Et le concert commence et je me rends compte qu'il y a ce public qui a envahi les 4 scènes, la Concorde, les Champs-Élysées, les Tuileries, et que le truc est devenu monstrueux. Et je me souviens qu'à la fin du concert, il y a quelqu'un qui vient... Il y a plein de gens qui viennent, qui étaient là, et en fait... Alors avant le concert je me souviens que j'ai tellement le trouille que j'ai envie de pisser, mais comment pisser au milieu d'1 million de personnes, Place de la Concorde, et en fait un



pompier m'emmène dans les égouts, en dessous de la scène il y avait une bouche d'égout, on ouvre la bouche d'égout et on descend pour que je puisse aller pisser juste avant de monter sur scène, ce détail physiologique passé je dirais, à la fin du concert il y a des gens qui viennent me féliciter et puis il y a un gars qui vient, qui avait une barbe longue comme ça, on aurait dit Fidel Castro, qui me dit, qui était anglais manifestement, et qui me dit : « Je n'ai jamais vu ça de ma vie, bravo... ». Je dis ben merci beaucoup... Il passe et après on me dit : « Tu sais qui c'était ? ». Ben non. « Ben c'était Mick Jagger. » Je ne l'avais évidemment pas reconnu parce qu'il devait tourner un film ou je ne sais pas quoi, il avait une barbe comme ça, et on en a reparlé avec Mick après, plus tard, et c'est vrai que quand vous faites le premier concert de votre vie, qu'il y a 1 million de personnes et que vous avez quelqu'un comme Mick Jagger qui vient vous dire je n'ai jamais vu ça de ma vie, ça vous retourne la tête. Moi j'ai mis un an à m'en remettre, de cette histoire de concert-là.

JÉRÔME COLIN : Mais ça veut dire quoi : « J'ai mis un an à m'en remettre » ?

JEAN-MICHEL JARRE : Ca veut dire que je ne savais pas si... qu'est-ce que ça voulait dire ça. Le fait de... Ca m'a fait peur en fait, parce que quand on parle justement de la relation à l'autre et avec les gens, sans être agoraphobe, ça crée un sacré effet quand vous êtes au milieu d'une foule pareille. Du coup, ça m'a... je me suis dit est-ce que je veux faire ça ? Est-ce que c'est ça qui... finalement moi je veux faire de la musique, c'est peut-être pas nécessairement ça que je voulais faire, et en même temps je suis intéressé par le fait de monter sur scène, de jouer ma musique, et donc après on me propose bizarrement d'aller faire une Master Class en Chine et de fil en aiguille, je vais faire un concert en Chine, qui est encore plus délirant, mais que je n'ai absolument pas initié...

JÉRÔME COLIN : Alors que la Chine est bien fermée et vous êtes probablement le premier artiste...

JEAN-MICHEL JARRE : Ah ben, le premier depuis 25 ou 30 ans, depuis toute l'époque maoïste puisque...

JÉRÔME COLIN : Et Mitterrand intervient pour ça, non ?

JEAN-MICHEL JARRE : En fait finalement, je pars juste avant que Mitterrand soit élu, on part avec, je me souviens à l'époque on est parti avec Charlotte dans un avion où à l'époque il n'y avait qu'un seul avion pour Pékin, et Mitterrand n'était pas encore élu, pas encore Président, il était Président du PS, et il part je me souviens avec Lionel Jospin et Gaston Defferre, et on se retrouve comme 5 Français qui vont dans un pays... c'était Tintin, vraiment. C'est vraiment ça. Et donc du coup on a passé une semaine ensemble, comme des touristes, des Français qui allions dans un pays où peu de gens allaient, au fond, et là je fais une Master Class à l'initiative, à la demande des Chinois, puisqu'en fait, tout ça est venu du fait que l'Ambassade de Grande-Bretagne avait donné mes albums, « Oxygène », « Equinoxe », « Chants magnétiques » à la radio chinoise. Et la radio chinoise, pour la première fois, avait le droit par le nouveau gouvernement, par Deng Xiaoping, pour la première fois de passer autre chose que les 10 œuvres chinoises qui passaient à la radio depuis des années, qui étaient 10 œuvres qui avaient été autorisées et organisées par la femme de Mao, à la gloire du régime. Donc vous pouvez imaginer que de passer de 10 œuvres que les Chinois n'écoutaient plus parce qu'ils les connaissaient par cœur à « Oxygène » ou « Equinoxe », à quelque chose qui non seulement venait d'ailleurs mais qui était aussi une musique qui était déjà particulière, c'était une situation complètement surréaliste. Donc à cause de ça, j'ai été invité à faire une Master Class aux musiciens, donc c'était incroyable parce que le Conservatoire de Musique de Pékin, à cette époque-là c'était, pffff, c'était incroyable, c'était comme être au 19^{ème} siècle sur la Lune, quoi. Si ça veut dire quelque chose ce que je suis en train de dire, mais c'était une impression en tout cas totalement surréaliste, avec des gens aussi... j'ai rencontré des gens qui avaient eu des doigts brisés parce qu'ils jouaient du Ravel ou du Debussy pendant l'époque maoïste, enfin des choses qui étaient dures et en même temps aussi pleins d'espoir et du coup, l'idée du concert s'est montée du côté chinois et je n'ai jamais su d'ailleurs qui m'avait invité, parce qu'ils avaient tellement peur de...

JÉRÔME COLIN : Qu'on puisse désigner si jamais ça se passe mal...

JEAN-MICHEL JARRE : Qu'on puisse désigner... si ça se passe mal, qu'on désigne un coupable et qu'il se retrouve dans une sorte de goulag local, que personne... mais petit à petit, les choses se sont faites et je me suis retrouvé à faire ce concert, qui est aussi rentré dans l'Histoire, rentré dans les annales, rentré dans le Guinness Book, sans vraiment que je l'aie initié du tout. Et dans ma vie à partir de là, les concerts vont se passer de cette manière-là, c'est-à-dire entre la Concorde, le concert que j'ai fait avec la Chine, etc... d'un seul coup il y a énormément de demandes qui me sont



faites en disant est-ce que vous voulez venir faire un concert comme ça dans notre ville, tout ça, et petit à petit, comme une sorte de sale gosse, quand on vous, même des années plus tard, quand on vous propose d'aller jouer pour les pyramides pour l'an 2000, vous n'allez pas refuser quand même. Donc c'est un truc qu'on ne peut pas refuser. Donc il y avait ce côté-là avec le fait qu'après, on me propose de faire un concert à Huston et moi, franchement, le Texas ça ne me branchait pas du tout. Pendant 2 ans, j'ai même pas répondu. Et les gens insistaient, insistaient, en disant vous savez vous devriez venir, et finalement je vais à Huston et je tombe... d'abord les gens étaient supers et on me donne la possibilité de faire un concert en extérieur et je tombe amoureux du Skyline, de l'architecture, et j'ai cette idée de me dire moi qui m'intéresse, on parlait de l'Atomium tout à l'heure, à l'architecture, le rapport de l'architecture et de la lumière et la musique, je dis eh bien voilà je vais faire un concert en extérieur, je vais utiliser ces bâtiments et petit à petit, le projet devient énorme parce que la NASA, pour la première fois de son Histoire, décide de participer à un événement culturel, etc... Donc je suis en rapport encore une fois de manière un peu à la Hergé, je me retrouve à la NASA à discuter autour d'une table avec les astronautes qui étaient allés sur la Lune, donc c'était totalement surréaliste, et en se disant : qu'est-ce qu'on pourrait faire ? Il y a plein d'idées complètement démentes qui sont discutées autour de la table et finalement, on se dit à la prochaine mission, il y a un des astronautes qui est un super joueur de saxophone, qui est un jazzman, l'idée serait qu'il puisse jouer dans l'espace, en direct, pendant le concert.

JÉRÔME COLIN : C'est Robert McNair.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est Ron McNair exactement. Ronald McNair.



Quand on vous propose d'aller jouer pour les pyramides pour l'an 2000 vous n'allez pas refuser quand même.

JÉRÔME COLIN : Ronald McNair.

JEAN-MICHEL JARRE : Et du coup, j'écris un morceau pour saxophone et synthé, en prenant la rythmique bizarrement, en prenant comme rythmique le bruit de son battement de cœur. En disant que ça allait être... puisque dans l'espace, c'était... dans l'espace, vous savez qu'apparemment, les astronautes racontent que le seul son qu'on entend, c'est le son de l'intérieur du corps, c'est le son de son battement de cœur, donc je me dis ça, ça va être le son de la rythmique, ça me paraît logique. Donc on travaille, il est ensuite en quarantaine juste avant le départ de la mission, il me dit la seule manière où on peut se parler tu m'appelles à 14h pile, je passe dans un couloir et je peux piquer un téléphone, prendre le téléphone qui est dans le couloir sinon on ne peut pas se parler, donc je fais ça, on continue, il travaille, il répète et tout le système, ils mettent des caméras pour filmer, pour être retransmis etc... et puis le jour du départ, Ron McNair me dit écoute voilà je pars demain, rendez-vous dans 3 semaines, regarde-moi décoller, et c'était Challenger qui a explosé en vol, qui a explosé au décollage. Là, tout le monde était en pleurs, moi je me dis j'arrête tout, je veux arrêter, et les astronautes m'appellent en me disant il faut que tu fasses ce concert pour eux, pour nous etc... Donc du coup je fais ce concert qui va devenir... où il va y avoir pratiquement 1,5 million de personnes, qui est toujours d'ailleurs le concert qui a réuni le plus de monde là-bas, ça devient aussi un concert à la mémoire aussi des astronautes et qui va devenir aussi technologiquement un concert incroyable où en fait, pour la première fois, on utilise, et j'utilise l'architecture de Huston puisqu'au Texas tout est grand, donc ce concert, on me donne les moyens aussi de pouvoir éclairer, de pouvoir mettre en scène cet endroit, et ça devient un concert mythique où l'autoroute fédérale qui passe d'Est en Ouest est bloquée sur 15 kms, et donc du coup ce projet devient aussi totalement hypertrophié. Pourquoi je vous raconte ça ? C'est qu'en fait, j'ai été souvent associé au fait de se dire, ben finalement lui il est mégalomanie, il fait des concerts, ça dure... il se lève le matin, s'il n'y a pas 1 million de personnes, il ne fait pas le concert, alors c'est évidemment complètement délirant de penser une chose pareille. Tous les concerts que j'ai faits, je pourrais vraiment... je pense vraiment écrire un livre ou faire un film sur chaque concert. Parce que chaque concert était comme de tourner « Apocalypse Now », d'une certaine manière. Il y a une aventure, ça a pris 1 an, 1 an ½... Ça aussi, c'est devenu une drogue. Avec aussi toute l'époque des années 80, 90 où finalement, je deviens aussi, je fais partie aussi du paysage de ces gros... des grosses tournées, des grosses mécaniques rock'n'roll, avec 40 camions, tout ça. C'est le moment aussi de tous ces excès-là. Donc il y a tout qui se mélange. Puis les requins aussi qui sont autour de vous, qui vous poussent... Et quand on vous propose des choses qui sont excitantes à faire, ben vous le faites parce que vous avez envie de le faire comme... ça devient aussi une drogue. Et c'est aussi ce qui s'est passé.

JÉRÔME COLIN : Quand il était à la table de la NASA, il doit avoir 40, 45 ans, il invite le petit garçon avec ?

JEAN-MICHEL JARRE : Ah ben oui. Même pas...

JÉRÔME COLIN : Le petit garçon est émerveillé encore.

JEAN-MICHEL JARRE : Je dois avoir 37, 38 ans. Et du coup, ben oui il y a un côté... moi, j'ai traversé les choses que j'ai pu faire avec un regard de gosse, quoi. Et au même moment ma ville natale, Lyon, m'appelle en me proposant de faire un concert pour la venue du Pape. Ce qui était, après la NASA, pour le seul lien qu'il y avait, c'est que je restais près du ciel d'une autre manière. Mais sinon, c'était aussi totalement... Et la scène va être installée à l'endroit même où j'allais au marché avec ma grand-mère, à côté de là où elle habitait. De là où ils habitaient. Donc c'est encore une chose qu'évidemment, je ne peux pas refuser. Et ça devient là aussi quelque chose de complètement incroyable à cause du fait qu'il y a aussi les prédictions de Nostradamus disant que le Pape va être tué dans une ville où les deux rivières se rencontreront, ce qui est le cas de Lyon, c'est le début du procès Barbie à Lyon, c'est peu après un des actes de terrorismes terribles qui avait frappé le magasin Tati à Lyon, où le terroriste Abdallah était enfermé à Lyon aussi, donc c'était très chaud, l'endroit. Donc c'était encore un moment qui a été un moment incroyable...



Les collaborations, c'est d'aller à la rencontre des gens, de voyager, de partager ce moment de création, d'écrire de la musique pour eux et en fonction du fantasme que j'avais d'eux.

JEAN-MICHEL JARRE : Et chaque concert ensuite va être, en dehors des tournées, en dehors des concerts dont on a parlé mais ces concerts-là sont effectivement chaque fois des moments absolument extraordinaires et qu'on a vécu d'ailleurs avec la famille, Charlotte, les enfants, sont partis chaque fois avec moi et c'est évidemment des choses qui resserrent les liens, c'est des aventures tellement extraordinaires que les gens... Je vous en parle comme ça dans le taxi mais c'est quelque chose qui est difficile à décrire et qui en fait aussi la magie. Moi j'ai toujours été convaincu que, pour moi, depuis que je suis gosse, mes grands-parents habitaient Lyon, devant une place où les cirques se posaient et petit gosse, j'étais, moi, toujours fasciné par ces gens qui arrivent avec leurs caravanes d'un bout de la rue, qui font leur spectacle, qui disparaissent le lendemain de l'autre côté. Et pour moi, c'était ça, le spectacle, la magie du spectacle, c'était ça, c'est-à-dire un truc qui n'a lieu qu'une fois, il n'y a pas de 2^{ème} chance, on ne peut pas revenir le samedi d'après. Eh bien finalement, ça, je crois que ça m'a marqué. C'est-à-dire le fait de ces moments, l'éphémère qui paradoxalement reste imprimé dans votre cœur ou dans votre tête le restant de vos jours. Tout le monde se souvient de la première fois où on est allé à un match de foot, de la première fois où on a vu un concert de rock, de la première fois où on est allé au cinéma. Ça reste imprimé et pourtant, ça n'a duré que deux heures. Et je crois que c'est ça aussi qui m'a intéressé dans ce genre de concert, le fait de pouvoir être relié au public de cette manière-là.

JÉRÔME COLIN : Marquer.

JEAN-MICHEL JARRE : Pas marquer, pas les marquer nécessairement mais au contraire créer cette magie. Du fait que d'un seul coup... Vous savez quand vous parlez du fait que j'ai l'air d'avoir... et puis avec le temps, je me suis amélioré, mais de ne pas avoir de problème de contact, ben quand vous êtes devant 1 million de personnes et que ça vous arrive plusieurs fois dans votre vie, vous avez intérêt quand même à travailler le sujet un tout petit peu sinon...

JÉRÔME COLIN : Un tout petit peu.

JEAN-MICHEL JARRE : ... C'est quand même compliqué. Mais c'était aussi une manière, ces concerts, d'une certaine manière de me dissimuler. J'ai toujours pensé qu'il était beaucoup plus mégalomanie et difficile de se retrouver tout seul avec sa guitare avec un projecteur devant 500 personnes. Ça je pense... En se disant, les gens sont venus et c'est sur ma pomme, c'est sur moi uniquement que les gens, que l'attention est. Quand vous faites partie d'un élément, c'est comme dans le cinéma, c'est comme au théâtre, il y a quelque chose autour, donc d'une certaine manière c'est une protection aussi.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

Je pense, quand je regarde ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, que c'est un des projets les plus importants de ma vie et auquel je suis le plus attaché.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi avez-vous décidé de faire un album, là, ici, « Electonica the Time Machine » avec des collaborations ? Parce que vous auriez pu faire un album tout seul. Vous l'avez fait plein de fois. Pourquoi cette fois-ci vous avez voulu travailler avec tous ces gens qui sont à la fois des gens qui font de la musique qui aujourd'hui vous plait mais dont vous êtes un petit peu le grand-frère parce que ben, vous les avez tous un peu, j'imagine, influencés d'une manière ou d'une autre ou en tout cas, vous avez popularisé une musique qui leur a plu.

JEAN-MICHEL JARRE : Ben, pour répondre à votre question précédente aussi, parce que je m'améliore sur le plan des contacts.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça.

JEAN-MICHEL JARRE : Je me suis dit, finalement, j'ai fait souvent des albums tout seul...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes moins autiste qu'hier.

JEAN-MICHEL JARRE : Je suis moins autiste, je m'améliore, je me soigne.



JÉRÔME COLIN : Il est temps, hein.

JEAN-MICHEL JARRE : C'est vrai que ça a été le cas d'une certaine manière. C'est-à-dire que la musique électronique, c'est finalement une forme je dirais presque d'onanisme musical, c'est-à-dire qu'on est tout seul chez soi, un peu comme l'atelier du peintre. Donc du coup, on a peu l'occasion de se retrouver pour partager de la musique, il y a peu de groupes de musique électronique. Les groupes qui existent, ils ne sont que deux. Il n'y a pas de... et puis même dans les groupes de rock finalement, il y a souvent un ou deux leaders et finalement, les autres qui suivent. Donc c'est un travail solitaire, un travail de création et c'est compliqué de mettre ça en commun. J'ai eu envie à un moment donné, c'était même comme une sorte de rêve de gosse, finalement d'établir un lien avec des gens, peut-être pour qui je suis moins une source d'inspiration, c'est ce qu'ils disent, en tout cas il y a un certain nombre de gens qui le disent, mais qui sont des sources d'inspiration pour moi. C'est-à-dire le fait de dire, et quel que soit l'âge parce que finalement il y a des gens avec qui j'ai collaboré qui sont entre 20 et 30 et puis des gens de ma génération ou des gens de 40 ans, et au fond, l'âge ne fait rien à l'affaire. J'ai découvert, moi par exemple, un groupe anglais qui s'appelle Fuck Buttons, que beaucoup de gens ne connaissent pas, ne connaissent pas encore, mais j'ai écouté leur musique et la première fois que je l'ai écoutée, je me suis dit mais c'est un son qui ne ressemble à rien, je n'avais jamais entendu ça avant. Ça m'a donné envie justement de travailler avec eux. Tous ces collaborateurs, ils ont en commun une chose, c'est le fait d'avoir un son instantanément reconnaissable. Vous prenez Moby, vous prenez Air, vous prenez...

JÉRÔME COLIN : Massive Attack.

JEAN-MICHEL JARRE : Massive Attack, ce sont des gens qui ont un son immédiatement reconnaissable. Et ça, j'avais envie, je rêvais de me dire ce serait formidable de pouvoir collaborer, de faire une vraie collaboration. Pas ces espèce de featurings, d'ailleurs je n'aime pas le nom ni en anglais ni sa traduction d'ailleurs, qui consiste aujourd'hui, ce qui est assez à la mode, d'envoyer un fichier sur Internet et y'a quelqu'un à l'autre bout de la Terre qui va poser une ligne mélodique, sa voix ou une ligne de synthé, de guitare ou autre, et à qui on ne parlera jamais, qu'on ne rencontrera jamais, et au fond, ça, c'est plutôt pour des raisons de marketing ou des raisons commerciales plutôt que des vraies raisons musicales, la plupart du temps. D'ailleurs la plupart du temps, ça donne un résultat qui à mon sens, est discutable. Mais peu importe. L'idée, pour moi, était l'opposé, c'était à l'opposé de ça, c'était d'aller à la rencontre des gens, de voyager, de partager ce moment de création, de commencer, d'écrire de la musique pour eux et en fonction du fantasme que j'avais, ou des idées que j'avais par rapport à eux, et que ça serve de plateforme pour qu'on crée ensemble quelque chose. Et je n'avais aucune idée, si ça intéresserait les gens avec qui j'avais envie de travailler, et finalement tous ces gens ont dit oui. Et je me suis retrouvé à écrire plus de deux heures et quart de musique. C'est la raison pour laquelle ce projet est divisé un peu comme un film en deux parties, en deux albums, où il n'y a pas de concept particulier genre le passé, le futur, la nuit, le jour etc... C'est simplement la même histoire, en deux parties, avec 30 collaborateurs, 15 collaborateurs dans la première partie, 15 dans la deuxième partie, et des gens qui sont tous liés directement et indirectement à cette passion de la musique électronique mais au-delà, cette passion pour cette approche organique du son dont on parlait tout à l'heure, cette idée de ce rapport à la technologie et cette exploration du son que nous avons tous en commun, cette espèce de côté geek, ce côté nerd au fond qui nous réunit. Et je dois dire que ça a été vraiment un voyage, vraiment quand je parle de voyage initiatique, c'est tout à fait le cas et quand on parlait tout à l'heure d'isolation, c'est vrai que quand on est isolé dans sa bulle, dans un studio, c'est en même temps une protection, c'est comme un aquarium et on est à l'aise. On est enfermé mais on est à l'aise. Et ce qui m'a beaucoup touché là-dedans, c'est que les gens acceptent de m'ouvrir leur bulle. Parce que quand on est en train de créer, tout le monde comprendra que c'est un moment où on est très vulnérable, on se met un peu à poil, on est un peu nu...

JÉRÔME COLIN : On peut être mauvais, on peut...

JEAN-MICHEL JARRE : On peut être mauvais... Et donc du coup de s'exposer à montrer ses tics, ses tocs, ses manies, ses points faibles, c'est quelque chose qui demande une confiance, vraiment, et j'ai été très touché par cette confiance-là, c'est-à-dire d'artistes qui ont pu me donner par exemple des éléments qui étaient... où la voix était juste brute, quelquefois pas complètement juste, mais où il y avait un feeling formidable, où il y avait éventuellement une



manière de jouer qui pouvait être maladroite, mais tellement, tellement vraie, et tellement sensible, parce qu'on s'en fout aujourd'hui, ça, ce qui est important, c'est le feeling, c'est ce qu'on a, après on peut toujours le corriger surtout aujourd'hui, ça c'est des détails, mais c'est tout ça, cette démarche-là qui m'a beaucoup touché, qui fait que ce projet est un projet pour moi absolument unique dans ma vie. C'est probablement un des projets, je pense quand je regarde ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, qui est un des projets les plus importants de ma vie et auquel je suis le plus attaché.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

JEAN-MICHEL JARRE : Certainement. Et je pense que ça sera, ce n'est pas parce que ça sort aujourd'hui mais c'est certainement à cause justement de la réunion de ces gens qui, encore une fois sur le papier, n'avaient aucune raison de pouvoir être ensemble. De réunir dans le même projet Armin van Buuren, avec M83, Air, Massive Attack, John Carpenter, David Lynch, Hans Zimmer, Garry Newman dans l'autre album, c'est une équation impossible sinon à résoudre en tout cas même à écrire sur papier et pourtant ça existe, et pourtant je pense qu'il y a une véritable unité et je pense que ça vient du fait que c'est mon album mais aussi que les autres, chacun aussi ont fait des pas vers moi et ont composé en fonction de moi et c'est ce qui fait que cet album je suis heureux d'en parler dans votre taxi et n'importe où dans les semaines, les mois qui viennent...

JÉRÔME COLIN : D'accord, d'ailleurs, on va donner votre numéro de téléphone aux gens qui voudraient en discuter un petit peu avec vous...

JEAN-MICHEL JARRE : Oui bien sûr, exactement, bien sûr. Et en fait, je les relayerai au vôtre...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça.

JEAN-MICHEL JARRE : Je ferai un passage sur le vôtre.

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.

JEAN-MICHEL JARRE : Merci.

JÉRÔME COLIN : Merci à vous.

JEAN-MICHEL JARRE : Merci à vous.

JÉRÔME COLIN : C'était un plaisir de vous rencontrer.

JEAN-MICHEL JARRE : Partagé. A la prochaine fois alors. Je prends les After Eight, bien entendu. Les albums, je vous les laisse.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr, c'est à moi. Vous les avez chez vous, j'imagine.

JEAN-MICHEL JARRE : Oui mais enfin, on peut toujours récupérer... Une fois qu'ils ont été achetés, on les récupère, on peut éventuellement les revendre aux Puces ou sur Ebay, aujourd'hui ça a une grande valeur.

JÉRÔME COLIN : Non, c'est les miens. C'est vrai.

JEAN-MICHEL JARRE : A bientôt peut-être. Une prochaine fois. Au revoir.

